

Unique en son genre Le film psychocosmique

Guillaume Potvin

Numéro 326, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96062ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Potvin, G. (2021). Unique en son genre : le film psychocosmique. *Séquences : la revue de cinéma*, (326), 32–33.

UNIQUE EN SON GENRE : LE FILM PSYCHOCOSMIQUE

Pour tout le progrès scientifique accompli par la psychologie et les neurosciences, il n'en demeure pas moins que l'esprit humain recèle encore beaucoup de mystères. De tout temps, gourous, artistes, mystiques et (pseudo-)scientifiques ont été fascinés par la psyché humaine. Bien entendu, le cinéma n'y a pas échappé. Très tôt dans l'histoire du 7^e art, des films ont illustré le contenu d'un rêve : *Let Me Dream Again* (George Albert Smith, 1900) et *Life of an American Fireman* (Edwin S. Porter, 1903) étant deux célèbres exemples du cinéma des premiers temps. Mais les rêves ne sont qu'une des nombreuses facultés de l'esprit humain.



SPELLBOUND [1945]

ALFRED HITCHCOCK

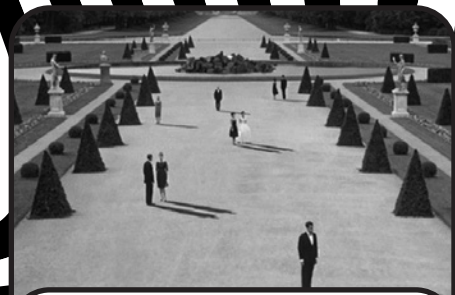
Cette liste pourrait tout aussi bien commencer avec *Le cabinet du docteur Caligari* (Robert Wiene, 1920) ou même avec *The Wizard of Oz* (Victor Fleming, 1939). Si l'influence de ces films est indéniable, elle s'est plutôt fait ressentir dans d'autres franges du cinéma (film noir, comédie musicale) que dans celle du film psychocosmique comme tel. On se souvient surtout de *Spellbound* pour sa séquence de rêve conçue par Salvador Dalí. Il s'agit toutefois d'un rêve *remémoré* car il apparaît lors d'une séance de psychanalyse, ce pour quoi elle est narrée. En ce sens, on peut considérer cette thérapie comme une forme de technologie de l'esprit : une interface entre le monde intérieur et le monde sensible. *Spellbound* met aussi en place plusieurs des caractéristiques du film psychocosmique en favorisant l'imagerie surréaliste : lignes d'horizon inatteignables, jeux de perspective et symbolisme onirique.



LES FRAISES SAUVAGES [1957]

INGMAR BERGMAN

Dans ce classique humaniste, rêves et souvenirs se passent le relais afin de dresser le portrait poétique d'un vieil homme sur le point d'être couronné pour sa carrière de médecin. Bergman adopte une approche poétique pour nous faire découvrir Isak Borg ; ses angoisses, ses blessures émotionnelles et aussi ses épisodes plus idylliques, mais ultimement *idéalisés*. Idéalisés, car Borg se remémore des moments dont il n'a jamais réellement été témoin. Cela dénote bien le caractère construit des souvenirs. Il reste que *Les fraises sauvages* est un film plutôt *littéraire* : bien que ses séquences soient particulièrement réussies, c'est la narration qui guide notre interprétation des images.



L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD [1961]

ALAIN RESNAIS

Probablement le plus énigmatique des films de cette liste, au scénario signé Alain Robbe-Grillet, il est certainement un des plus somptueux. La sortie de *Inception* (Christopher Nolan, 2010) (film ayant fait couler suffisamment d'encre pour qu'on se permette de l'écartier) a provoqué un certain regain d'intérêt pour *Mariénbad* vu leurs ressemblances. Alors que l'ambiguïté de *Inception* est réductible à une simple dichotomie — sommes-nous encore dans un rêve ou non ? — le statut des images et du récit ici est plus incertain. Par sa mise en scène baroque, son symbolisme tout en retenue et sa mise en abîme structurelle, Resnais nous emporte dans un étrange tableau fiévreux.



8 1/2 [1963]

FEDERICO FELLINI

Le cauchemar présenté en guise de scène d'ouverture est certainement une des scènes les plus mémorables — et imitées ! — de l'histoire du cinéma et campe bien fermement le récit dans le domaine psychanalytique. Bien que le cinéma de Fellini soit toujours marqué par sa fascination pour l'onirisme (l'ex-caricaturiste tenait un journal de rêves magnifiquement illustré), *8 1/2* complexifie leur représentation en parvenant à distinguer rêves, fantasmes et souvenirs par une savante utilisation du langage cinématographique. Certainement une des œuvres les plus emblématiques et personnelles de la carrière du cinéaste, il relate l'histoire d'un réalisateur macho dévoré par son incertitude créative, hanté par ses relations ratées et les obsessions de son enfance.



ALTERED STATES [1980]

KEN RUSSELL

À partir des années 1980, ce sont surtout les films de genre qui adoptent la prémisse du psychocosme ; les films de science-fiction sont particulièrement inspirés par les idées qui émergent de la littérature cyberpunk. Par une série de tests rappelant ceux de Timothy Leary, des scientifiques cherchent à comprendre l'expérience schizophrène par l'utilisation d'un bassin d'isolation sensorielle et de psychotropes. Ils trouvent plutôt une forme de pensée primordiale et des capacités corporelles insoupçonnées. Ken Russell déploie à nouveau l'imagerie sexuelle et religieuse qu'on aura vue dans *The Devils* (1971), dans un contexte où se mêlent *body horror* et passages hallucinogènes.

Souvenirs, fantômes, hallucinations: tant de mécanismes psychiques qui opèrent selon leur propre logique psychologique, causale et spatio-temporelle. Nous regroupons donc sous le nom provisoire de «films psychocosmiques» ces œuvres qui représentent des processus mentaux de façon matérielle, tangible. Ultiment, cet échantillonnage on ne peut plus éclectique, en plus de dresser une typographie sommaire, témoigne d'une double mutation: d'une part, il met en relief le décloisonnement progressif du concept du psychocosme de son ancrage dans l'avant-garde et, d'autre part, souligne la propagation de l'idée voulant que la technologie numérique soit l'interface idéale pour percer les murs de la psyché. Bon voyage! — **GUILLAUME POTVIN**



A NIGHTMARE ON ELM STREET [1984]

WES CRAVEN

La création de Freddy Krueger a été le remède aux codes essouffés du *slasher*: des tueurs masqués, sans personnalité, décimant des adolescents avec une force surhumaine qui détonnait dans un contexte par ailleurs réaliste. En revanche, Krueger est tout sauf réaliste: cet agent punitif grotesque se manifeste dans les rêves de ses victimes et l'étendue de ses pouvoirs défie l'entendement. Car la mort entre ses griffes dans le rêve se traduit aussi par la mort dans la vie éveillée! Cette prémisse insolite laisse toutefois place à de brillantes séquences surréelles où la logique spatio-temporelle propre aux rêves provoque désorientation et angoisse, sans parler du sous-texte traitant du traumatisme collectif de l'Amérique post-Kennedy.



THE CELL [2000]

TARSEM SINGH

Dans un gobelet gothique, verser une part de cyberpunk diète pour deux parts d'imagerie catholico-sadomasochiste. Remuer à l'aide d'acteurs polyvalents et allonger avec une intrigue policière à la *Silence of the Lambs*. *The Cell* est certainement vieilli — son esthétique MTV, ses références à l'art contemporain et sa psychophobie latente ne sont pas ses meilleurs atouts — mais on peut toujours compter sur son scénario efficace et son inventivité visuelle. L'esprit du tueur dans lequel doit se projeter la psychologue Catherine Deane est un véritable labyrinthe baroque: des aqueducs sinistres relient une galerie grotesque aux quartiers royaux d'un despote sanguinaire. Le contraste entre les zones de cet univers ainsi que les personnages qui l'habitent illustrent la fragmentation identitaire vécue par le tueur.



ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND [2004]

MICHEL GONDRY

Difficile de choisir un seul film scénarisé par Charlie Kaufman vu son recours si fréquent à la subjectivité de la perception. Cela dit, *Eternal Sunshine* est un de ses scénarios les plus terre à terre; c'est dire! Le psychocosme exploré ici est celui de Joel Barish qui, suite à une rupture amoureuse, subit une procédure d'effacement de la mémoire visant à éliminer toute trace de son ex-copine. Alors que le scénario explore de façon cocasse les répercussions sociales d'une telle technologie et la nature tragique des relations amoureuses, la réalisation, signée Michel Gondry, exprime le caractère fluctuant et évanescents des souvenirs grâce à une mise en scène minutieuse et à de nombreux trucages. Une comédie romantique résolument originale!



PAPRIKA [2006]

SATOSHI KON

Les films de Satoshi Kon (*Perfect Blue*, *Millennium Actress*) dépeignent de manière perturbante les mondes intérieurs troublés de ses héroïnes, ce qui ne va pas sans rappeler l'univers de David Lynch. *Paprika* se démarque toutefois en favorisant un éclectisme baroque à la sombre violence typique de ses films précédents. Il en résulte une délicieuse expérience psychédélique haute en couleur. Un véritable *mindfuck* qui fait considérer la culture populaire comme rêve collectif, le tout présenté sous les airs d'une intrigue policière cyberpunk.



INSIDE OUT [2015]

PETE DOCTER, RONNIE DEL CARMEN

Ce film de Pixar marque en quelque sorte un point culminant pour le film psychocosmique. D'abord, étant un film familial, *Inside Out* montre que ces idées sont désormais monnaie courante. Deuxièmement, il pousse le concept du psychocosme à son comble, car il représente non seulement la conscience et la subconscience de manière topographique — prenant ici la forme d'îles-traités de personnalité et, surprise, d'une grotte — mais comme étant aussi peuplées par des humeurs anthropomorphiques — la joie, la tristesse, la peur, le dégoût et la colère — et régies par des processus comme le stockage et l'élagage des mémoires à court et long terme, l'abstraction de la pensée, la fabrication des rêves, etc. La vulgarisation scientifique se fait ici au profit d'une morale fort pertinente.